

L'ARCHE *Editeur*

**Lars NORÉN**

Roumains

Traduit par  
René ZAHND

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

**ROUMAINS**

**Lars Norén**

Traduction provisoire de René Zahnd

PERSONNAGES

SAM

MARIA

MIKE

MYRTLE

**Avertissement**

Ce texte français n'est qu'une version de travail,  
encore approximative dans sa forme.

*Une chambre d'hôtel bon marché et sale à Manhattan, près de Harlem, en 1994, dans une rue latérale, en retrait des grandes avenues. Un lit, deux chaises, un petit téléviseur, des sacs, des habits, quelques tasses, des verres, etc – un lavabo au mur, pas de douche.*

*SAM environ quarante ans ou plus, va et vient dans la chambre.*

*MARIA quelques années de moins, peut-être beaucoup plus jeune, maigre, fine, blême, tremble un peu, est sur le point de s'habiller, porte une chemise fine et sombre, a une petite poitrine, des jambes fines – elle farfouille dans son sac à main.*

*SAM la regarde, reste immobile et la regarde : Que diable es-tu en train de faire ? Un peu plus fort. Tu es en train de faire quoi, nom de Dieu ?*

*MARIA indifférente, absente – elle sort un vieil ours en peluche, qui est cassé, des copeaux brun ocre sortent de sa bouche, l'expression de son visage est presque usée : Rien.*

*SAM. Arrête avec ça.*

*MARIA. Avec quoi ?*

*SAM. Tu es en train de faire ça depuis une heure. Arrête avec ça.*

*MARIA. Avec quoi ? Que diable se passe-t-il ?*

*SAM. Ce que tu fais... Tu veux emménager ?*

*MARIA. Où ?*

SAM. Tu veux emménager, tu veux te poser ici, tu veux habiter ici, tu veux trouver la paix ici et t'aménager un nid ?

MARIA. Mais j'habite ici. J'habite ici depuis plusieurs mois.

SAM. Ah oui ?

MARIA. J'habite ici. Nous habitons ici.

SAM. Sept mois. *Un temps.* Tu veux emménager ?

MARIA. Je ne peux pas emménager puisque j'habite déjà ici.

SAM. C'est ce qu'on dirait... Tu sors ton nounours et tu cherches une place où tu peux le poser.

MARIA. Non... Je l'ai juste vu tout à coup...

SAM. Tu le sors et tu le poses à la tête du lit, exactement comme si tu voulais habiter ici, exactement comme si tu croyais qu'il va bien là, qu'il doit être là, assis là, que ça doit être comme ça... comme si tu habitais ici.

MARIA. J'habite ici !

SAM. Tu assieds ton nounours à la tête du lit et tu déambules et tu montres ta chatte, comme si tu habitais ici, comme si c'était tout à fait naturel.

MARIA. Je cherchais quelque chose.

SAM. Quoi donc ?

MARIA. Je ne montre pas ma chatte.

SAM. Et ça, c'est quoi ?

MARIA. Quoi ? Je n'ai rien montré.

SAM. C'est quoi, ça ? *Il montre son ventre.* Là, entre tes jambes.

MARIA. Tu ne sais pas ce que c'est ?

SAM. Cette foutue chose ressemble à une chatte... Si ça, ce n'est pas une chatte, alors c'est une sacrée bonne copie d'un vieux trou de balle.

MARIA. Ah oui... Alors c'est bien ça.

SAM. Je ne veux pas la regarder. C'est la dernière chose que je veux voir. Je préférerais regarder un homme qui est tout brûlé.

MARIA. C'est peut-être aussi la dernière chose que tu vas voir... Alors laisse tomber. Arrête de regarder.

SAM. Elle est si sacrément visible et apparente que c'est difficile de l'éviter. *Il frappe le nounours.*

MARIA. Que diable fais-tu ? Tu fais quoi, nom de Dieu ! Tu es tombé sur la tête ?

SAM. Balance-le, il est fichu.

MARIA. Tu es un foutu cochon, un foutu communiste. *Elle ramasse le nounours, l'enlace et le caresse.* Tu fais quoi, nom de Dieu ! Tu es tombé sur la tête !

SAM. Des coups de pied à un petit animal innocent. J'aimerais mieux regarder un homme qui pourrit dans une morgue.

MARIA. Tu es tombé sur la tête ! C'est le mien ! Il ne t'a rien fait !

SAM. Il est abîmé... il est fichu, il est devenu tout abîmé, tout tombe dans le lit, même quand il est assis.

MARIA. Il est vieux. Exactement aussi vieux que moi.

SAM. Les copeaux sortent... Presse-le contre la chatte, tiens-le contre la chatte et laisse-le essayer. Laisse-le lécher.

MARIA. Ne parle pas comme ça.

SAM. Pourquoi pas ? Tu es contre la zoophilie ?

MARIA. Mais je baise avec toi.

SAM. Je te baise. C'est comme ça, je te baise... quand j'ai besoin de mouvement.

MARIA. Ça fait longtemps.

SAM. Tu t'es sûrement masturbée avec lui, quand tu étais petite. *Un temps*. Il s'appelle comment ? *Un temps*. Il s'appelle comment ?

MARIA. Je l'ai dit cent fois.

SAM. Et je l'ai oublié. *Un temps bref*. Réponds – il s'appelle comment, nom de Dieu ?

MARIA. Teddy.

SAM. Teddy ? *Un temps*. Juste Teddy ?

MARIA. Oui.

SAM. Teddy. *Un temps*. Teddy, Teddy, Teddy. *Un temps*. Tu ne pouvais pas trouver un meilleur nom ? Plus stimulant pour l'imagination. Tu n'as pas d'imagination ?

MARIA. Il s'appelait comme ça quand je l'ai reçu.

SAM. Il était baptisé ? *Un temps bref*. Il est quoi ? Catholique romain, juif, chrétien, athée ? *Un temps*. Tu l'as reçu de qui ?

MARIA. Je ne l'ai pas reçu... Je l'ai pris.

SAM. Fauché.

MARIA. Oui.



SAM. Tu étais déjà une voleuse ? *Maria hausse les épaules.* Tu mens.

MARIA. Je l'ai emprunté.

SAM. Tu mens. Tu l'as de ce Russe, ce gardien qui t'a baisée. Tu l'as eu quand il t'a baisée. Pour te remercier. Parce que tu étais tellement bonne. Tu me l'as raconté, autrefois.

MARIA. Quand ?

SAM. Quand nous nous sommes rencontrés. La première fois. Il était sur ton lit. Je l'ai remarqué après coup. Je l'ai fixé et j'ai demandé : c'est le tien ? Tu l'as depuis que tu es petite ? Alors tu as raconté que le gardien te l'avait donné un jour, après t'avoir baisée. Juste comme ça. Il était à sa fille.

MARIA. Il n'avait pas de fille.

SAM. C'est ce que tu disais. Tu disais qu'il avait une fille. Sept ans. Je m'en souviens exactement. Elle était à la maison à Minsk, ou Omsk, ou Tomsk. Il s'ennuyait d'elle. Il pleurnichait. Il te baisait et après il pleurnichait.

MARIA. Je ne sais plus.

SAM. Non, mais moi oui. Je sais encore tout. Chaque fois qu'il te baisait, il pleurnichait et demandait pardon. *Un temps.* Tu sais que j'ai raison.

MARIA. Maintenant il est à moi.

SAM. Tu sais que j'ai raison.

MARIA. C'est sans importance, d'où il vient. Maintenant il est à moi.

SAM. Tu ne vas pas bientôt sortir ? *Un temps.* Je demande si tu ne vas pas bientôt sortir.

MARIA. J'ai entendu.

SAM. Oui ?... Et puis ?

MARIA. Non.

SAM. Non ? *Un temps.* Et pourquoi pas ? Tu entends quoi par là ? Pourquoi tu ne sors pas ?

MARIA. Parce que je n'y vais pas.

SAM. Normalement tu pars maintenant. Tu dois travailler. Ils ouvrent à dix heures. Normalement tu pars maintenant. C'est presque dix heures. Tu n'as plus beaucoup de temps. Tu dois y aller si tu veux y arriver.

MARIA. Non.

SAM. Ça sent la pisse. *Un temps.* Non ?

MARIA. Quoi ?

SAM. Pourquoi tu ne sors pas ?

MARIA. Parce que je n'y vais pas... Je ne veux pas.

SAM. «Je ne veux pas.»

MARIA. Non.

SAM. Tu entends quoi par là, nom de Dieu ? Normalement tu te tires à cette putain d'heure. *Il regarde sa montre.* Neuf heures, il est neuf heures, non, plus, passé de sept minutes... Normalement tu te tires chaque putain de soir.

MARIA. Non.

SAM. Non ?

MARIA. Pas chaque putain de soir.

SAM. Chaque putain de soir.

MARIA. Pas chaque putain de soir.

SAM. Je dis : chaque putain de soir. Normalement. Et maintenant tu restes là et tu bécotes un putain de vieux nounours plein de pisse.

MARIA. Pas chaque putain de soir... Il est sucré.

SAM. C'est comme si... c'est comme si chaque putain de soir... Sucré ?

MARIA. Oui... Incroyablement sucré... Tu ne le vois pas ?

SAM. Nom de Dieu, il n'a pas une seule putain d'expression. Il ressemble à n'importe quoi. On ne pourrait pas dire que c'est un nounours si on ne le savait pas. *Un temps bref.* Il n'a qu'un œil.

MARIA. Il a l'air étonné.

SAM. Parce qu'il a perdu l'autre œil ?

MARIA. Il est curieux.

SAM. De quoi ? Il est curieux de quoi ?

MARIA. Il a un air... comme s'il était curieux. Il en a l'air.

SAM. Ça sent la pisse... ça sent la Roumanie, la pisse et la Roumanie.

MARIA. C'est tout ce que j'ai avec moi... toi et le nounours.

SAM. Crois-tu que j'ai volé dix mille kilomètres pour croupir avec toi dans une putain de chambre d'hôtel à New York et parler de ton nounours ? Pourquoi tu ne sors pas un moment ? Vas y et ne reviens plus. Sors et perds-toi.

MARIA *gentille* : Non, ce soir je veux rester ici.

SAM. Je me réjouis toujours... j'essaie de me relaxer... d'avoir un peu de vie privée... pour écouter mes pensées... C'est la seule chance que j'ai d'écouter mes pensées... C'est mon heure de recueillement... comme être assis seul et prier dans une église. *Un temps bref.* C'est exactement ce que je pense... Chaque être humain a besoin d'un peu de vie privée, de temps en temps – moi aussi, un putain de petit moment pour moi tout seul, avec moi tout seul – et j'ai toujours ma vie privée quand tu sors, tu comprends ? Ça ne va pas si tu restes ici. Je ne peux pas avoir un petit moment pour moi si tu ne sors pas. Nom de Dieu, c'est pire qu'en prison. Dix minutes au moins pouvaient passer avant qu'un type quelconque regarde par la lucarne, et quand les autres dormaient, on pouvait avoir l'impression d'être seul sur la terre entière, dans l'obscurité. Et ça suffisait. Je suis habitué à ce que tu sortes à cette heure, alors je peux être moi-même... Je ne peux pas être moi-même si tu restes assise sur le lit et que tu serres ton vieux nounours plein de pisse sur ta chatte.

MARIA. Je sors quand j'en ai assez de te regarder.

SAM. C'est quoi ça ?

MARIA. Quoi ?

SAM. Ce que tu tiens, là. C'est quoi ?

MARIA. Un manuscrit. Pourquoi ?

SAM. Un manuscrit... Aha ! Un manuscrit. *Un temps.* Quel genre de manuscrit ?

MARIA. Juste un manuscrit... Un manuscrit de théâtre, une pièce de théâtre.

SAM. Aha. *Un temps.* Tu n'en as pas bientôt assez ? *Un temps.* Tu n'en as pas bientôt assez de me regarder ?

MARIA. Non... J'aime mieux arrêter de te regarder.

SAM. Ce n'est pas vrai... D'ailleurs on ne voit plus une chatte qu'on a si souvent vue... Si tu veux que je la regarde, il faut lui mettre une laisse pour chien, ou quelque chose d'autre...

MARIA. Alors tu n'existes pas... C'est aussi simple que ça... Tu n'existes simplement pas. Je ne te regarde simplement pas. Je reste là et je lis ma pièce, et tu n'existes plus.

SAM. Tu sais ce que c'est, le fantasme d'un pédophile ? *Un temps*. Se tremper la queue dans du chocolat et puis aller lentement, tout nu, à travers un jardin d'enfants.

MARIA *après un moment* : Tu ne veux pas écrire ?

SAM. Tu as dit que tu arrêtais de me regarder. Mais ce n'est pas vrai du tout, tu n'arrêtes pas de me regarder, tu me regardes tout ce putain de temps, du matin au soir, et si je pouvais le vérifier en dormant, je sais que tu me regardes aussi la nuit, comme si tu étais une foutue partie de moi-même. *Un temps bref*. Tu n'arrêtes pas de me regarder. *Un temps bref*. Tu me regardes tout le temps, tu me regardes là, tu es juste en train de me regarder là, tu me regardes aussi quand tu fais semblant de ne pas me regarder... Nom de Dieu, tu crois que tu fais quoi, juste là, quand tu ne me regardes pas ! *Un temps bref*. Tu me regardes.

MARIA. Oui, mais je ne te vois pas.

SAM. Alors lis ce foutu de manuscrit plein d'esbroufe.

MARIA. Si je ne te regardais pas, tu n'existerais pas.

SAM. Tu as pourtant dit que tu ne me regardais pas. *Un temps bref*. Tu ne l'as pas dit ?

MARIA. Je ne le fais pas... Je cherche mon sac.

SAM *prend le sac, le lui lance* : Là ! Vas-y maintenant !

MARIA. Merci. *Un temps*. Pourquoi tu n'écris plus ? *Un temps*. Tu écrivais si bien. Des fois, quand je te lisais, je pleurais tout le temps.

Quand tu essayais d'être drôle. *Elle rit.* Je peux encore me rappeler de phrases que tu as écrites. *Un temps.* Je me souviens d'une en particulier... «Tout ce que nous pouvons faire est de nous étrangler nous-mêmes, fût-ce lentement.» Je me souviens encore de celle-ci. C'est affreux, mais c'est beau.

SAM. Faux, ce n'était pas comme ça.

MARIA. Non ? Comment alors ? *Un temps.* Comment ? Comment était cette phrase ?

SAM. «La seule chose que nous pouvons faire est de nous étrangler nous-mêmes, fût-ce lentement.» Qu'y a-t-il de beau ?

MARIA. Je ne sais pas. Je la trouve belle... mais affreuse. Tu ne peux pas continuer à écrire ? *Un temps.* Tu aurais quelque chose à faire.

SAM. Tire-toi... Tu sens la chatte.

MARIA. Toi aussi.

SAM. Tire-toi.

MARIA. Je pars quand je veux. Où je veux.

SAM *ouvre un des livres, «On the Road».*

MARIA. J'habite ici. Je vis ici. Je meurs ici. Je paie le loyer. Nous ne pourrions habiter nulle part si je ne m'abaissais pas, plusieurs soirs par semaine... alors laisse tomber, arrête !

SAM. Tais-toi.

MARIA *le regarde.* Tu fais quoi ? *Un temps.* C'est quoi ?

SAM. Un livre, que j'ai dans la main. J'ai le projet de le lire. Normalement, un livre, on le lit. Si on est intéressé. Si on veut accéder au savoir et à l'information. Si ce que l'être humain exprime n'est pas qu'un balbutiement mais aussi une langue. Si on veut aller de l'avant.

MARIA. Je pensais que tu avais arrêté de lire.

SAM. Tu pensais ? *Un temps*. Pourquoi le pensais-tu ?

MARIA. Tu as dit : j'ai arrêté de lire.

SAM. Comment aurais-je pu, nom de Dieu ?

MARIA. Tu as dit, il y a deux ans : j'ai arrêté de lire, je n'arrive plus à lire.

SAM. Nom de Dieu, il y a partout des mots – ce n'est pas possible de ne pas lire, on doit toujours continuer à lire, qu'on le veuille ou non... à moins d'être analphabète ou roumain.

MARIA. Des livres, je veux dire... Pas des journaux ou de la publicité. Des livres. Tu pensais aux livres. *Un temps*. Ça parle de quoi ?

SAM. Ça aurait quel sens, que je te le raconte ? Tu l'auras oublié dans deux minutes. *Un temps*. Tu ne peux pas sortir ? Tu ne peux pas aller à la messe ?

MARIA. Il fait froid. Je n'ai rien à me mettre, rien qui réchauffe.

SAM. Dieu réchauffe.

MARIA. C'est bientôt l'hiver... En hiver, nous allons mourir !

SAM. Nous ?

MARIA. Comme des fleurs. *Un temps*. Tu connais ces tombes miniatures qu'on peut acheter à Hollywood ?

SAM. De quoi parles-tu ?

MARIA. De tombes miniatures, des petites copies des pierres tombales de stars célèbres, qui sont devenues immortelles. On peut les acheter à Hollywood.

SAM. Je n'ai encore jamais été à Hollywood et toi non plus.

MARIA. Je l'ai vu à la télévision. *Un temps*. On peut acheter des petites pierres tombales avec le nom des stars qui sont mortes, des copies de leurs tombes. On peut les dresser, pour décorer. On peut les collectionner !

SAM. De qui ?

MARIA. Oui, toutes les célèbres, célèbres stars de cinéma... Marilyn Monroe et... James Dean et Humphrey Bogart... Il y en a de toutes sortes... Sophia Loren.

SAM. Sophia Loren n'est pas morte.

MARIA. Si, elle est morte.

SAM. Non, elle n'est pas morte, elle est vieille... Tu veux faire quoi avec ?

MARIA. Je n'en veux pas... Je disais juste – je l'ai vu à la télévision. *Un temps*. J'aurais besoin d'un nouveau manteau. Un long, foncé, noir... Le noir passe partout... été comme hiver... Le noir, c'est bien... Tu as l'air plus jeune en noir.

SAM. Moi ?

MARIA. Non, pas toi... Ce n'est pas parce que je veux m'habiller, je veux me cacher.

SAM. Arrête maintenant, nom de Dieu ! *Il lance quelque chose, casse quelque chose, devient complètement furieux.*

MARIA *commence à ramasser, à mettre sur la petite table, dit sur un autre ton* : Pourquoi ?

SAM. Je ne peux pas avoir une seule seconde de calme et de paix – je ne peux même pas me concentrer sur quelque chose... sur quoi, je m'en



fous ! Je ne peux pas lire ce livre-là, au moins le commencer ? Je ne peux pas avoir une seule foutue seconde de calme et de paix!

MARIA *sur le même ton calme* : Pourquoi ?

SAM *après un temps*. Quoi ? *Un temps*. Quoi !

MARIA. Pourquoi tu me parles comme ça ?

SAM. Je fais quoi ?

MARIA. Si dur, si brutal. *Un temps*. Je veux que tu sois aimable avec moi. Je veux que tu me parles avec courtoisie et respect, que tu te conduises avec prévenance envers moi. Je suis prévenante envers toi. Je ne t'ai rien fait de mal. Je t'ai seulement aimé. Je t'ai seulement suivi 7000 kilomètres de Bucarest à New York. J'ai partagé tous les fardeaux avec toi. J'ai tout fait pour toi. J'ai participé à un film et fait des massages à un gros ours, un ours blanc, un ours blanc en ouate blanche, dans la même pièce qu'un homme qui rampait dans sa propre merde et qui s'en tartinait. J'ai changé son linge. Je l'ai lavé, pour toi. Je ne peux rien y changer, c'est ainsi. Ce n'est pas de ma faute si tu n'as pas réussi, si tu penses que tu n'as pas écrit une bonne pièce depuis sept ans et que ça devient toujours plus difficile et difficile... mais je crois que ça va changer, tu écriras de nouveau, c'est juste que tu as changé de langue, que ça va un peu lentement... tu n'as pas encore bien appris la nouvelle ou bien tu as oublié l'ancienne, mais ça va venir... tout ira bien si nous sommes respectueux l'un envers l'autre.

SAM. Et depuis sept ans tu n'as pas eu un seul vrai rôle.

MARIA. Sept ans ? Que dis-tu ? J'ai joué dans «Hurricane's Hand».

SAM. Tu appelles ça un rôle ? Tu étais figurante, une vieille sous un olivier !

MARIA. Au moins je cherche, je me donne de la peine. Tu as simplement renoncé. Tu as simplement arrêté. J'ai bientôt trente ans, et ce n'est pas si facile dans le métier. C'est un métier horrible.

SAM. Dès que je sais l'anglais, je te quitte.

MARIA. Si j'avais de l'argent, j'aurais la possibilité de prendre des cours de langue. Je dois travailler ma prononciation.

SAM. Tu travailles ta chatte. C'est elle que tu travailles.

MARIA. Oui, tu as eu du plaisir avec ma chatte... s'il n'y en a qu'un, c'est toi.

SAM. Toi aussi. Et beaucoup d'autres. La moitié du corps des officiers roumains... a savonné ta chatte.

MARIA. Si tu ne m'avais pas, tu n'aurais rien. Vraiment. *Un temps.* Tu ne le sais pas ? *Elle commence à pleurer.*

SAM. Arrête maintenant. *Après un moment.* Ne pleure pas... Ne pleure pas. *Un temps.* Si tu veux pleurer, alors pleure sans bruit.

MARIA. Je n'y ai pris aucun plaisir. Que des chagrins. Depuis que j'ai eu sept ans.

SAM. Sept ans ? C'était qui ? Qui t'a grimpé dessus pour la première fois ?

MARIA. Un animal.

SAM. C'était ton père, ton frère, un parent ? Raconte. *Un temps.* Qui t'a défoncée pour la première fois ? *Un temps.* Ça t'a plu ? C'était bien ? C'est chaque fois aussi bien ? C'est chaque fois ce que c'était avant que ce soit ce que c'était avant ? *Un temps.* C'était qui ?

MARIA. Un type quelconque. C'était la première fois. Après je n'ai eu d'elle que des chagrins.

SAM. Moi aussi.

MARIA. Si je l'avais utilisée de manière plus intelligente, tout irait beaucoup mieux pour moi maintenant. J'aurais pu épouser un

fonctionnaire du parti, habiter à côté de Ceaucescu et avoir trois enfants et trois nurses italiennes... J'aurais pu aller à Trieste, acheter des chaussures italiennes... au lieu d'être dans un hôtel de merde à New York avec un écrivain de merde et juste vieillir.

SAM. Alors tu serais en prison maintenant. Tous ceux de la tête du parti ont fini en prison.

MARIA. Ils en sont ressortis.

SAM. Pendant que nous sommes là. Ils sont libres et peuvent circuler comme ils veulent... parce que personne ne se souvient de ce qu'ils ont fait. Parce que c'est encore pire maintenant et qu'ils ne peuvent plus jeter la faute sur personne.

MARIA. J'avais au moins des amis, des connaissances, des gens que je connaissais. Que je pouvais rencontrer. Avec qui je pouvais parler. Ici je ne connais personne !

SAM. Tu me connais, moi.

MARIA. Je ne parle avec personne. Personne ne sait qui je suis.

SAM. Tu le sais, qui tu es ?

MARIA. Ici, il y a toujours des nouveaux... Tu as vu ceux qui ont emménagé en-dessous, ces deux, ces deux jeunes, ils n'ont sûrement pas plus de seize, dix-sept ans, un garçon et une fille... Ceux qui vivent dans le garage.

SAM. Qu'est-ce qu'ils ont ?

MARIA. Comment peuvent-ils vivre ainsi... De quoi vivent-ils ? Ils ont des mots écrits sur le corps. Elle a un mot rouge sur le bras gauche, là en haut, sur le haut du bras. Je ne sais pas ce que ça veut dire. Ils se sont sûrement taillés de la maison. Ils ont quitté leurs parents. Peut-être que les parents les ont chassés. Ils s'aiment, mais ça ne plaît pas à leurs parents qu'ils vivent ensemble, ils les trouvent trop jeunes, ils devraient finir l'école et se trouver un bon boulot, avant de pouvoir le faire, vivre

ensemble, se marier et avoir des enfants... Peut-être qu'ils n'ont pas de parents. Il y a ici tout plein d'enfants et d'adolescents qui vivent dans la rue. Pire qu'à la maison. En tout cas, là-bas, il n'y avait que les tziganes qui vivaient dans la rue et ils sont maintenant en Italie, à Venise et à Rome. Ils vont au milieu de l'autoroute, leurs enfants dans les bras, et ils mendient, ils vont au milieu du trafic, sur l'autoroute, avec leurs enfants... mais ils ne se font jamais écraser.

SAM. Quelle heure est-il ?

MARIA. Je ne sais pas... Elle est si pâle et maigre. Elle ne dit rien. Lui salue. Il dit hi.

SAM. Hi ?

MARIA. Hei... Juste hei.

SAM. Et toi, tu dis quoi ?

MARIA. Hei. *Un temps bref.* Hey... Tu veux que je dise quoi d'autre ? Je devrais dire encore autre chose ? Je devrais demander s'ils veulent monter un soir pour manger ?

SAM. Tu es tous les soirs devant la télévision.

MARIA. Oui, j'essaie d'apprendre comment on parle ici.

SAM. Alors tu sais bien comment tu dois t'exprimer.

MARIA. Mais je ne peux pas parler comme dans une série ? Comme dans un jeu... Ils parlent si vite. J'apprends justement à rire comme une Américaine. Ici, il faut toujours être dans le coup. C'est malpoli de ne pas être dans le coup. *Elle rit comme une Américaine.*

SAM. Une Américaine rit comme ça ? *Il commence à rire.*

MARIA *rit aussi et se laisse tomber dans ses bras* : Je t'aime quand tu ris. Je t'aime. *Un temps.* Tu es le seul que j'ai aimé.

SAM. OK. *Un temps.* Ris comme une Américaine.

MARIA *rit comme une Américaine* : Ça, c'est sûr. *Un temps.* Tu m'aimes ?

SAM. Nom de Dieu, comme je pourrais ?

MARIA. Ce n'est pas difficile.

SAM. Après tout ce que tu as fait.

MARIA *légère* : Je l'ai fait pour nous... Parce que je t'aime. Je ne peux rien y changer. *Elle le regarde quand il reprend son livre et essaie de lire, elle va vers le carton, l'ouvre, voit sa collection de coupures de presse et de photos de Sinead O'Connor.*

SAM. Nom de Dieu, tu fais quoi, là ? C'est mon carton ! Oublie-le !

MARIA. C'est qui ? *Elle montre une grande photo de Sinead O'Connor, elle porte une chemise de corps et on voit sa petite poitrine et le bout des seins.* C'est qui ?

SAM. Nom de Dieu, tu cherches quoi dans mes affaires ? Pose ça.

MARIA. C'est qui ? C'est qui ? Pourquoi tu as ces photos ?

SAM. Pose ça, ou je te bats à mort. *Il se redresse sur le lit.*

MARIA. C'est qui, elle ?

SAM *se lève, va vers elle, la frappe, elle tombe, il repose la photo dans le carton et le ferme* : Oublie mes affaires. *Retourne vers le lit, se couche, prend le livre.* Si tu touches encore une fois à ça, je t'étrangle – je te jure... je t'étrangle. Tu entends ce que je dis ?

MARIA. Oui.

SAM. Je t'étrangle.

MARIA. Je sais que tu le feras. Pas grave. C'est égal.

SAM. Nom de Dieu, ce n'est qu'une photo, une photo tirée d'un journal, quelques photos de quelques journaux...

MARIA. C'est qui ?

SAM. Tu le vois bien... Sinead O'Connor.

MARIA. C'est qui ?

SAM. Sinead O'Connor... Tu ne sais pas qui c'est ?

MARIA. Non... Je n'ai pas le temps de lire les journaux...

SAM. Nom de Dieu, tu fais quoi, exactement, toute la journée... Tu étais où, toutes ces années, depuis qu'on est ici... Nom de Dieu... tu as fait quoi ces deux dernières années ? Elle passe chaque putain de jour à la télévision et tu es jour et nuit devant l'écran !

MARIA. Oui, je peux faire quoi d'autre ?

SAM. Apprendre... apprends l'anglais, concentre-toi sur ce qui se passe autour de toi... Elle est mondialement célèbre, elle est chanteuse, chaque jour il y a quelque chose sur elle dans le journal... elle a été huée, quand elle était à ce gala d'anniversaire, pour, nom de Dieu, qui était-ce... un type, qui avait cinquante ans, une star, et elle était là et ils l'ont huée quand elle a commencé à chanter, elle avait critiqué le pape, parce qu'il condamnait les préservatifs...

MARIA. Elle chante ? Tu en es amoureux, une chanteuse ?

SAM. Nom de Dieu, comment pourrais-je en être amoureux ? Je ne suis amoureux de personne... Comment je pourrais en être amoureux... On ne peut être amoureux que si on espère... Seuls ceux qui ont un avenir peuvent être amoureux. Et seuls ceux qui n'ont pas d'avenir ont un avenir... J'aimerais bien faire sa connaissance.

MARIA. Et pourquoi ?

SAM. Pourquoi ?

MARIA. Oui... Pourquoi ?

SAM. Oui... Parce que c'est impossible... Ça n'arrivera jamais. C'est aussi impossible que d'en rencontrer certains autres... oui, nom de Dieu, qui... Robert de Niro.

MARIA. Je l'ai rencontré.

SAM. Qui ?

MARIA. Robert de Niro... Je l'ai rencontré.

SAM. Robert de Niro ?

MARIA. Oui... Je l'ai vu, très souvent.

SAM. Tu l'a rencontré ? Tu as rencontré Robert de Niro ? Où ?

MARIA. Je ne l'ai pas rencontré, je l'ai vu... je l'ai vu, très souvent... dans la rue... ici dans le quartier... Peut-être qu'il habite ici... dans le coin.

SAM. Pourquoi devrait-il... alors qu'il peut toujours habiter où il veut ?

MARIA. Peut-être qu'il veut habiter ici... Peut-être qu'il a grandi ici...

SAM. C'est ton imagination... Tu as vu quelqu'un qui lui ressemblait.

MARIA. Oui... alors il lui ressemble très, très fort... Mais je suis sûre que c'était lui. Il bougeait de la même manière...

SAM. D'où sais-tu comment il bouge ?

MARIA. Je l'ai vu... Je l'ai vu au cinéma...

SAM. Tu n'as été qu'une fois au cinéma depuis que nous sommes ici... Une fois en deux ans.

MARIA. A la télévision.

SAM. Alors dis-le – c'est une foutue différence... C'est une foutue différence entre aller une fois au cinéma en deux ans et rester jour et nuit assise devant le petit écran.

MARIA. En tout cas je l'ai vu. *Un long temps*. Elle est belle ?

SAM. Belle ? Qui ?

MARIA. Oui... Elle est belle, elle est jolie, est-ce... une beauté ?

SAM. Comment décrirais-tu la beauté ?

MARIA. Je te le demande.

SAM. Je ne...

MARIA. Quoi ?

SAM. Je ne décrirais pas la beauté... C'est subjectif.

MARIA. C'est vrai.

SAM. Bon... Tu peux sortir, maintenant ?

MARIA. Elle a l'air de quoi ?

SAM. De quoi elle a l'air ? Je ne sais pas, de quoi elle a l'air ?

MARIA. Elle est belle ?

SAM. D'une certaine façon, oui... Elle a la tête rasée.

MARIA. La tête rasée... Comment ?



SAM. Elle s'est rasé la tête, coupé tous les cheveux, elle n'a plus de cheveux sur la tête, elle l'a rasée... Elle est belle. Elle a de beaux yeux.

MARIA. Pourquoi ?

SAM. Je ne sais pas... Nom de Dieu, pourquoi je le saurais ? D'où je saurais pourquoi elle s'est rasé la tête... Peut-être qu'elle veut attirer l'attention.

MARIA. Peut-être qu'elle a la gale.

SAM. Elle vient d'Europe.

MARIA. C'est une skinhead, une nazi?

SAM. Non. Ça n'a rien à voir.

MARIA. Ça te plaît ?

SAM. Elle peut être ce qu'elle veut. Je ne la rencontrerai jamais.

MARIA. Ça te plaît ? Une tête rasée ? Tu trouves ça beau ?

SAM. Chez elle.

MARIA. Elles avaient toutes ça, à Patarei. Moi aussi. Ils m'ont rasé les cheveux. Ce n'était pas beau. Toutes, au moins aussi longtemps que les Russes étaient encore là... Après ça leur était égal.

SAM. Tout dépend quelle forme de tête on a...

MARIA. Quand je vois ça, je pense à la prison.

SAM. Là, c'est différent.

MARIA. J'y pense quand même.

SAM. Là-bas on leur rasait la tête, parce qu'elles avaient des poux et parce qu'elles étaient prisonnières, pour montrer qu'elles étaient prisonnières,

parce qu'elles devaient se sentir prisonnières, aucun être normal ne se rase la tête – qu'elles n'avaient rien, absolument rien, qu'elles étaient pauvres... qu'elles étaient en route pour la mort et que ça n'intéressait personne; pour qu'on puisse leur chier sur la tête, sans qu'il y ait d'obstacle, pour qu'on puisse voir la différence entre elles et les autres, qui avaient de la valeur, elles n'étaient plus rien qu'un chuchotement, quelqu'un d'autre avait leur vie en son pouvoir, pouvait l'éteindre... Mais là c'est quelque chose... De nu... De sensible... Elle est sensible... Elle est fragile... Elle a aussi été violée par son papa. Comme Roseanne Barr, et Michael Jackson.

MARIA. Moi aussi, je l'ai été.

SAM. C'est bien ce que j'ai dit ! Aussi ! J'ai dit «aussi» – et je pensais à toi.

MARIA. Merci. C'était sympa. *Un temps.* Tu l'as vue ? Tu l'as rencontrée ?

SAM. Nom de Dieu, comment aurais-je pu la rencontrer ?

MARIA. Pourquoi pas, puisque tu t'intéresses si follement à elle ?

SAM. Elle est mondialement célèbre, nom de Dieu ! C'est une chanteuse célèbre ! Elle est tous les jours dans le journal ! Comment aurais-je pu la rencontrer ?

MARIA. Tu pourrais trouver où elle habite et l'attendre et parler avec elle.

SAM. Et que devrais-je lui dire ?

MARIA. Je n'en sais rien.

SAM. Que devrais-je lui dire ? Je ne l'ai vue qu'à la télévision et dans les journaux ! C'est tout !

MARIA. Tu l'obligerais à se mettre nue devant des vieux qui sont assis là et qui se branlent ?

SAM. Ce n'est pas moi qui suis assis et qui me branle.

MARIA. Tu le ferais ?

SAM. Nom de Dieu, je ne vais jamais la rencontrer.

MARIA. Tu as entendu ce que j'ai dit ?

SAM. Elle est inaccessible.

MARIA. Sam... tu as entendu ce que j'ai dit ?

SAM. Elle est inaccessible comme la Vierge Marie, comme Maria Falconetti... On ne peut pas l'atteindre. Elle est d'un autre temps... Quoi ?

MARIA. Tu l'obligerais à se déshabiller et à montrer son corps innocent à des vieux qui sont assis là et se branlent et se branlent et se branlent ?

SAM. Mon Dieu... Je pense juste à elle.

MARIA. Tu penses à elle ?

SAM. D'abord tu n'as pas besoin de la regarder, si tu ne veux pas. Tu peux regarder ailleurs, tu peux regarder plus loin, tu peux regarder vers la fenêtre, tu peux te regarder dans le verre, alors tu ne verras plus que toi, et si tu la regardes, tu peux faire avec elle ce que tu veux dans ton imagination – tu peux en faire une truie ou un ange.

MARIA. Tu penses à elle ? Tu veux dire quoi par là – tu penses à elle ?

SAM. A qui ?... Ici et là, des fois.

MARIA. Pourquoi ? Tu penses quoi alors ?

SAM. Rien de spécial... Je pense juste à elle. Tout à coup je pense à elle. Je ne sais pas pourquoi.

MARIA. C'est pire...

SAM. Pire que quoi ?

MARIA. Que si tu l'avais vraiment rencontrée... Pire pour moi... Parce que tu rêves d'une autre... Pas parce que tu en as rencontré une autre, à qui tu veux penser, mais parce que ça ne te suffit pas de penser à moi –

SAM. Nom de Dieu, je ne peux pourtant pas penser à toi quand je te vois toute la journée et que je n'ai pas une seconde pour moi.

*Un temps.*

MARIA. C'était mieux pour nous en Roumanie... C'était beaucoup plus tranquille... Il y avait des gens là-bas que je connaissais... même quand j'avais froid et faim... mais tout le monde avait froid et faim... J'étais chez moi, j'avais un endroit que je reconnaissais... Je devais commencer à répéter – quand c'est arrivé, quand ils l'ont renversé.

SAM. C'était le meilleur moment de ma vie ! J'ai passé sept ans en prison, sept ans de ma vie ! Nom de Dieu, comment peux-tu dire que c'était mieux !

MARIA. Ça l'était... C'est quelque chose que j'admets.

SAM. Que c'était mieux là-bas qu'ici! Tu es incroyable. Tu es «unfuckinbelievable!»

MARIA. Ça l'était, pour moi... C'était mieux pour moi.

SAM. Oui, mais tu es folle. L'enfer est mieux pour toi

MARIA. C'était mieux pour moi. J'étais plus vraie... plus authentique.

SAM. De quoi tu parles ? On n'a parlé et rêvé de rien d'autre, nom de Dieu, que de se tirer aux USA, pendant dix ans, et maintenant on est là. On voulait se tirer à New York dès qu'on en avait l'occasion, peu importe ce que ça coûtait, on en parlait, jour après jour et la nuit aussi, on en rêvait, quand on était en prison, la seule chose pour laquelle on a vécu, la seule chose qui nous a permis de supporter... et maintenant... maintenant

on est ici... On est à New York ! On est au centre de New York ! On est ici ! Et tu te plains.

MARIA. Oui, mais c'est différent.

SAM. Nom de Dieu, quoi qui est différent ? Quoi qui est si foutrement différent ?

MARIA. C'est différent de ce que j'avais imaginé. Ce n'est pas comme je l'avais imaginé.

SAM. Tu avais imaginé quoi ?

MARIA. Je ne sais pas... Mais pas ça ici.

SAM. Quoi alors ?

MARIA. Qu'on en est où on en est.

SAM. C'est en tout cas mieux que là-bas.

MARIA. Ce n'était pas du tout comme je le pensais...

SAM. Nom de Dieu, qu'est-ce qui est difficile ? On est à New York, nom de Dieu ! On est libre ! Tu peux faire ce que tu veux ! Tu peux faire ce que tu veux, toujours.

MARIA. Quoi ? Je peux faire quoi ?

SAM. Ce que tu veux, toujours, tu peux aller où tu veux, rencontrer qui tu veux –

MARIA. Mais je ne connais personne. Et je peux aller où ? Je n'ai pas d'argent. Si je n'ai pas d'argent, je ne peux aller nulle part. Partout il faut de l'argent. On ne peut aller nulle part sans l'argent... Et il n'y a personne chez qui je peux aller.

SAM. C'est de ta propre faute.

MARIA. Toi non plus tu ne sors jamais.

SAM. Non, je suis à la maison et je pense... Bientôt tu connaîtras les gens qui te reluquent.

MARIA. Des «freaks»... Ils sont comme des bêtes.

SAM. Oui, il y en a de toutes sortes. Ce n'est pas pire qu'à Bucarest. Tu n'as pas besoin de le faire, si tu ne veux pas ?

MARIA. Si je ne veux pas ?

SAM. Oui... il ne faut pas le faire, si tu ne veux pas.

MARIA. Tu crois que je le veux ? Tu crois que ce que je fais je veux le faire ? Tu crois que ça me plaît ? Tu le crois ? Tu le crois ?

SAM. Je n'ai pas dit ça.

MARIA. J'y suis obligée. Parce que tu n'as pas d'argent. Tu n'as pas d'argent, hein. Nous n'avons rien pour vivre. Sans ça nous, on mourrait. Tu ne pourrais pas fumer. Tu n'aurais pas de cigarettes.

SAM. Oui, tu n'as pas besoin de continuer encore longtemps... Tu pourras peut-être arrêter.

MARIA. Tu pourrais prendre un emploi.

SAM. Quel genre d'emploi ?

MARIA. N'importe quoi... Juste un emploi. N'importe quoi.

SAM. Que emploi je peux trouver?

MARIA. Aucune idée... Mais tu peux essayer, tu peux chercher quelque chose, tu peux t'appliquer pour quelque chose.

SAM. Où ? Nom de Dieu, je peux m'appliquer où ?

MARIA. Tu pourrais au moins essayer. Je n'y arrive pas. Je suis malade chaque fois que je dois y aller. J'ai peur, tout le temps. J'ai peur qu'il y en ait un qui me tue. J'ai peur de ce qui peut se passer. C'est un endroit comme ça. Tout ce qui est imaginable peut se passer.

SAM. Rien ne se passera.

MARIA. Je serai tuée.

SAM. Tu ne seras pas tuée... Pourquoi le serais-tu ? Ce type, celui qui est là, est censé te protéger. Celui qui tient la boutique, il doit te protéger, il sait comment s'y prendre avec eux.

MARIA. C'est un camé... Il ne sait pas ce qui se passe... Il ne fait que prendre l'argent et il leur donne une clef. Et ils peuvent s'enfermer. Ils peuvent fermer de l'intérieur, et après ils n'ont plus qu'à défoncer la vitre et après ils peuvent faire ce qu'ils veulent... sans que personne ne remarque rien.

SAM. Ils veulent juste voir une femme nue et se branler... Ils ne veulent rien de plus. Ils ne paient pas dix dollars pour la tuer, ils veulent juste la voir nue. Tu n'as même pas besoin de les voir. Tu peux imaginer que tu es à la maison et que tu te déshabilles, c'est tout.

MARIA. Un soir, un type entrera pour tuer, un type prêt à tuer... qui veut tuer une femme. Un soir un type entrera, décidé à tuer... Un soir un type entrera pour ça... Pas pour regarder, mais pour tuer... Je le sais.

SAM. D'où peux-tu le savoir ?

MARIA. Je le sais... Je le sens... C'est comme ça.

SAM. C'est qui ?

MARIA. Je ne sais pas qui il est. Je sais juste qu'il me tuera.

SAM. Pourquoi justement toi.

MARIA. Parce que je serai là.

*Un temps.*

SAM. On assassine les gens qu'on connaît. Eux, on les assassine. D'abord on assassine ceux qu'on connaît, parce qu'on a un problème avec eux. Après, des autres. Si on continue. Si on n'en a pas assez.

MARIA. Je ne veux de toute façon pas y aller.

SAM. Alors laisse tomber.

MARIA. Ça me fait des cicatrices, quand j'y étais, quand j'y suis, quand j'y vais. J'ai partout des cicatrices, à l'intérieur.

SAM. Je m'en fous... Je n'ai besoin de rien.

MARIA. Moi non plus.

SAM. Bon. Alors tout est clair. Alors le sujet est réglé.

MARIA. J'ai besoin de toi.

SAM. Alors le sujet est réglé.

MARIA. Tu es tout ce que j'ai. *Elle commence à rire.* Tu es tout ce que j'ai. Tu es tout ce que j'ai ! *Un temps.* Grand Dieu... tu es assurément tout ce que j'ai.

SAM *la frappe, elle arrête de rire* : Maintenant ris, si tu peux.

*Un temps. Sam enlève son t-shirt, se tient au milieu de la chambre, examine son ventre, le rentre, tant qu'il peut, tend son corps, s'étire, fait un tour sur lui-même, s'exhibe comme un danseur, puis reste immobile.*

MARIA *sèche ses larmes, le regarde* : Tu fais quoi ? *Un temps.* Tu n'es pas fou ? *Un temps.* Tu n'es pas fou.



SAM. Non, mais j'ai belle allure, j'ai belle allure. *Il retourne vers le lit, se couche.* Je pourrais devenir modèle. J'y pense, à devenir modèle. Modèle Marlboro.

MARIA. Tu n'es pas fou. Tu ne t'es pas lavé depuis une semaine.

SAM. Je me suis lavé dimanche... Dimanche soir... Et de toute façon, tu aimes la saleté.

MARIA. Et quel jour sommes-nous ?

SAM. Je déteste ta manière de me planter l'index dans le cul. *Un temps.* On est bien... on est bien dimanche de nouveau. Dimanche dernier, le soir. J'étais tout seul. J'ai fait une promenade, jusqu'au marché à viande, et après je me suis lavé et rasé quand je suis revenu à la maison. Ça devait être deux heures.

MARIA. Où ? C'est où ?

SAM. En haut à l'est... Est quelque chose... près du village est. Je ne me rappelle plus comment ça s'appelle. Où le jour les camions arrivent avec de la viande et la nuit les putain attendent. Le sol est plein de sang... il brille, n'a jamais le temps de sécher.

MARIA. Tu as fait quoi là-bas ?

SAM. J'ai fait quoi là-bas ?

MARIA. Tu as fait quoi là-bas ?

SAM *après un long temps* : Tu peux me donner un peu d'eau ?

MARIA. Tu veux de l'eau ?

SAM. Oui, s'il te plaît.

MARIA. Maintenant ?

SAM. Oui, s'il te plaît... Tu peux me donner de l'eau ?

MARIA. Pour boire ?

SAM. Non, non, je veux laver mon pantalon.

MARIA. Tu veux boire de l'eau maintenant ?

SAM. Oui, s'il te plaît.

MARIA *le regarde un instant, verse ensuite de l'eau dans un verre, revient avec, le lui tend* : Tu as fait quoi, là-haut, dans le quartier des bouchers ?

SAM *prend le verre, boit* : Merci.

MARIA. Quoi ?

SAM. Une promenade, sinon rien...

MARIA. Une promenade ? *Un temps*. Où ?

SAM. Là... dans les environs.

MARIA. Pourquoi ?

SAM. Parce que... parce que c'est une société où je me sens bien – pas une société, un lieu... un lieu où je me sens bien. Tu as déjà entendu parler d'un sociologue français du nom de Bourdieu ?

MARIA. Il se passe quoi avec toi ?

SAM. Réponds simplement... oui ou non. *Un temps*. Alors ?

MARIA. Je ne sais pas...

SAM. Je sais. Tu ne le connais pas. Tu n'as aucune idée qui c'est.

MARIA. Il y en a tellement.

SAM. Ça n'a pas... Ça t'aurait frappée.

MARIA. Rien ne me frappe. J'essaie d'éviter que quelque chose me frappe... J'essaie d'éviter d'être tuée. J'essaie juste d'éviter d'être tuée. C'est exactement ce que je fais quand je sors.

SAM. Tu t'en serais souvenue. Il est français. Tu l'aurais remarqué.

MARIA. Je dis pourtant que tout ce que je fais c'est d'essayer d'éviter de me souvenir !

SAM. En tout cas – il dit quelque part... ou bien ai-je rêvé ? *Il sort son carton avec des photos et des coupures de presse, cherche une coupure la trouve.*

MARIA. Que dit-il ?

SAM *s'exprime par cœur* : Il dit que le problème social n'est pas seulement une conséquence du chômage et de la pauvreté – «misère de condition» –, c'est aussi le problème – «misère de position» – qui résulte de nos sociétés très discriminatoires... sais-tu ce que signifie discriminatoire ? – différencié, à peu près... résulte de nos sociétés différenciées, dans lesquelles on se trouve rarement à l'endroit où on voudrait être... Si bien qu'on n'est plus à l'endroit où on se sent chez soi et auquel on est habitué... on est au faux endroit... on est dans un endroit étranger... oui... un Nord-africain qui se trouve à Paris est au faux endroit, et un Roumain qui est à New York est au faux endroit... Tu comprends ?

MARIA. Non... Toi ?

SAM. Oui. Oh oui. Je comprends. J'étudie des gens qui sont au faux endroit.

MARIA. Oui, alors tu peux m'étudier... Je suis au faux endroit.

SAM. Tu aurais voulu que ce soit ici comme en Roumanie ?

MARIA. Quoi ?

SAM. Tu aurais voulu que ce soit ici comme en Roumaine, que ce soit ici comme là-bas ? Alors pourquoi tu es venue ici ?

MARIA. Parce ce que je croyais que c'était différent.

SAM. Et que veux-tu faire là contre ?

MARIA. Faire contre quoi ?

SAM. Tu as l'intention de changer, ou bien tu veux continuer à être au faux endroit ? *Un temps.* Alors tu pourrais tout aussi bien être encore à Bucarest.

MARIA. C'est bien ce que je dis ! Là-bas je n'aurais pas besoin de faire ça.

SAM. Tu fais exactement la même chose, ici et là-bas, tu n'étais pas payée, même mal, mais tout de même – c'est la seule différence.

*Un temps.*

SAM. Tu pensais que tu allais faire quoi au juste ici – étudier l'histoire de l'art, devenir biologiste... ou présidente de trois comités de bienfaisance... ou bien quoi ?

MARIA. J'ai en tout cas pensé que je pourrais être comédienne. J'ai joué trois fois Ophélie, Ophélie dans «Hamlet».

SAM. Ah oui, dans «Hamlet».

MARIA. La première fois je n'avais que seize ans, la deuxième fois j'en avais dix-neuf et la dernière fois... Ça n'a pas abouti, parce que Ceaucescu est tombé.

SAM. Et ton amoureux. Ne l'oublie pas.

MARIA. C'était à cause de toi.

SAM. Merci.

MARIA. Tu ne serais jamais sorti de prison, si je... ne l'avais pas fait.

SAM. Je dis merci, je veux me montrer reconnaissant... Viens ici.

*Maria va vers lui.*

SAM. Tu crois que je voulais ce sacrifice ? Tu crois que je voulais la liberté dans ces conditions ?

MARIA. C'était un sacrifice horrible... un sacrifice politique.

SAM *écrase sa cigarette sur sa joue, se retourne. Maria crie* : Tu crois que je le voulais ? *Un temps.* Tu crois que c'est quel genre de liberté ? J'avais leurs regards sur moi, où que j'aille. J'attrape des crampes quand j'y pense. J'avais leurs regards sur mes épaules, sur mon front, sur mes mains... Je ne pouvais rien faire, leurs regards suivaient chaque mouvement de mes mains... Ils planaient trente mètres au-dessus de moi, où que j'aille, sur toutes les places que je traversais, dans toutes les entrées où j'essayais de me cacher, et de temps en temps ils m'emmenaient à l'interrogatoire, et quand j'étais assis sous les lampes, qui me brûlaient le corps, le cœur, l'âme... ils racontaient comment Maria K. offrait sa chatte pendant leurs fêtes... leurs orgies... comment de jeunes garçons, des enfants de prisonniers politiques, étaient contraints de coucher avec elle... qu'elle couchait avec des animaux... Je n'ai jamais montré ce que je ressentais... Après les trois premières fois, j'ai pleuré quand je me retrouvais seul... mais ensuite, j'ai arrêté.

*Maria se masse la joue, ne le regarde pas.*

SAM *sort un pistolet, le pointe sur elle* : Et si je t'avais emmenée juste pour pouvoir te tuer.

MARIA *se lève* : Ça ne fait rien.

SAM. Non... Ça ferait quoi ?

MARIA. Nous sommes soudés l'un à l'autre. Nous avons toujours été soudés l'un à l'autre. Nous serons toujours soudés l'un à l'autre.

SAM. Que dis-tu ? *Un long temps*. Tu as utilisé quelle expression ? Tu as utilisé quelle expression ! *Un temps, puis doucement*. Tu as utilisé quelle expression ?

MARIA. Je ne sais pas. *Un temps*. Quoi donc ?

SAM. Pour nous.

MARIA. Je ne sais pas... Il y a une expression pour nous ?

SAM. Soudés l'un à l'autre.

MARIA. Oui. C'est ça. C'était ça l'expression à laquelle tu pensais ?

SAM. Oui...Il y a longtemps que je n'ai plus entendu cette expression... «soudés l'un à l'autre».

MARIA. Oui, c'est ce que nous sommes. On n'y peut rien. C'est fixé depuis longtemps.

SAM. Des conneries.

MARIA. Et c'est fixé depuis longtemps, que si personne ne te devance tu me tueras.

SAM. Des conneries.

MARIA. Ça te ferait vomir de penser que je ne dis pas que des conneries ?

SAM. Nom de Dieu, tu es toujours communiste, déterministe. Alors ça n'a aucun sens que je commence à écrire une pièce. Alors ça ne joue aucun rôle que je sache déjà comment l'appeler. Ça ne changera rien. Ça n'ira pas mieux pour nous. Ça n'ira même pas plus mal. On ne recevra rien. Rien ne changera. Ne changera rien. Changera rien ne... Seul l'enfer change. Comme l'enfer change tout. L'enfer change tout comme. Tout change l'enfer comme. L'enfer tout comme change. L'enfer change comme tout. Change tout comme l'enfer. Non... je pensais à autre chose... how niggers change all things. How all things change niggers.

How niggers all things change. How change niggers all things. How change all things niggers. How all things niggers change.

MARIA. Ça, tu l'as déjà dit.

SAM. Je suis venu pour cette raison... Quand on peut faire des choses pareilles avec le langage, je veux en être.

*Maria commence à se maquiller.*

SAM. C'est quoi ? Il s'est passé quoi ? *Il montre la joue.* Tu t'es fait quoi à la joue ?

MARIA. C'est toi. Tu m'as brûlée. Tu m'as brûlée avec ta cigarette.

SAM. Je sais... mais pourquoi tu recouvres toutes les blessures que je te fais ? Tu ne veux pas me les montrer ? Je ne devrais pas les voir du matin au soir ? Pourquoi penses-tu, sinon, que je te les fais ? Je veux les voir.

MARIA. Pourquoi je ne pars pas ?

SAM. Oui ?

MARIA. Pourquoi je ne le fais pas ?

SAM. Pourquoi tu ne le fais pas ? *Un temps.* Pourquoi tu ne pars pas ?

MARIA. Je ne sais pas.

SAM. Pourquoi tu ne pars pas pour me laisser en paix ?

MARIA. Je ne sais pas.

SAM. Moi non plus... Mais si j'étais toi, je partirais. Si j'étais toi, je serais parti depuis longtemps.

MARIA. Loin de toi ?

SAM. Loin de moi, oui.

MARIA. Tu l'aurais fait ?

SAM. Depuis longtemps.

*On frappe à la porte. Maria est figée par la peur.*

MARIA. On frappe à la porte.

SAM. Oui.

MARIA. On frappe à la porte. *Un temps.* C'est qui ? *On frappe de nouveau.* Il y a quelqu'un.

SAM. Vas-y, ouvre.

MARIA. Non.

SAM. Ouvre.

MARIA. C'est peut-être la police.

SAM. Pourquoi ce serait la police ? Tu as fait quelque chose ?

MARIA. Non. Je n'ai rien fait. Mais nous n'avons pas le droit d'être ici.

SAM. Personne ne sait que nous sommes ici... En plus, ils frappent à la porte et crient : – Ouvrez, police ! Et après ils enfoncent la porte.

MARIA. Peut-être qu'ils vont partir... Ceux qui frappent.

*On frappe de nouveau.*

SAM. Vas-y, ouvre.

MARIA *s'avance* : Hello. *Un temps.* Qui est là ?

MIKE. Mike.



MARIA *se tourne vers Sam* : Il y a là quelqu'un qui dit s'appeler Mike.

SAM. C'est qui ?

MARIA. Je ne sais pas. Il dit qu'il s'appelle Mike.

SAM. Je ne connais pas de Mike.

MIKE. Hello.

MARIA. Oui.

SAM. Demande-lui ce qu'il veut.

MARIA. Tu veux quoi ?

MIKE. Hello... ouvre.

MARIA. Tu veux quoi ?

MIKE. Rien... Tu ne peux pas ouvrir ?

*Maria et Sam se regardent. Sam fait un geste qui signifie «ouvre».*

MARIA *ouvre la porte et recule d'un pas* : Oui ?

MIKE *dix-sept, dix-neuf ans, élané, fin, avec un visage trouble, perdu et triste* : Hi.

SAM. Que veux-tu ? *Un temps.* Alors, tu veux quoi ?

MARIA *à Sam* : C'est lui dont je t'ai parlé.

SAM. Qui ? *A Mike.* Il se passe quoi ?

MIKE. Vous êtes seuls ?

MARIA. Je t'en ai parlé, il habite avec la fille dans le garage en-dessous.

MIKE. Oui, c'est moi. C'est Myrtle.

SAM. Myrtle ?

MIKE. C'est d'elle qu'elle a parlé. *Il fait un geste en direction de Maria.* C'est de Myrtle qu'elle a parlé. Elle est en-bas. On s'est vu là-bas – elle et moi. *Signe de la tête à Maria.* On a parlé ensemble. On s'est vu là en-bas.

MARIA. On n'a pas parlé ensemble.

MIKE. Non, mais on s'est vu là en-bas, dans l'escalier.

MARIA. Juste quelquefois, deux ou trois fois peut-être.

MIKE. Oui, à peu près... dit hi.

SAM. Ah oui. *Un temps.* C'est joli... Et tu veux quoi ?

MIKE. Non, rien... Non, je voulais savoir si vous aviez prévu quelque chose.

SAM. Quelque chose ?

MIKE. On s'est vu, pour ainsi dire... Là en-bas... Non, si vous aviez envie de descendre, pour une bière.

SAM. Une bière ?

MIKE. Boire une bière... Oui, quelques bières. Je m'en suis procuré un peu. *Un temps.* Parler un peu.

MARIA. C'est sympa. On pourrait y aller ! Ce serait sympa. Ce serait bien.

MIKE. Oui. *Un temps.* Juste quelques bières.

SAM. Maintenant ?

MIKE. Oui... parler un peu.

MARIA. Vraiment sympa... Volontiers.

MIKE. Ecouter un peu de musique.

MARIA. Ce serait bien. *A Sam.* Ce ne serait pas bien ?

MIKE. J'ai de la bière en quantité.

SAM. Oui... Je ne sais pas. Pourquoi pas ?

MARIA. Ça fait des années que je n'ai plus entendu de musique.

MIKE. Qu'est-ce qui te branche ?

SAM. Oui, quelle musique te branche ?

MARIA. Moi ? *Elle rit.*

SAM. Qu'est-ce qui te branche ?

MARIA. Tout ! Tout me branche ! Je suis omnivore. Tout, du classique jusqu'au blues... de la musique de ballet russe. «Le lac des cygnes», «Roméo et Juliette», tout ce qu'on peut imaginer... Ella Fitzgerald.

MIKE. Je suis branché sur des choses un peu plus dures.

MARIA. Frank Sinatra. *Elle rit.* Je suis ouverte à tout. Ce qui est bon.

MIKE. On n'écoute que de la musique satanique.

MARIA. De la musique satanique ?

MIKE. Mais on n'entend rien, pas vrai ? On ne l'entend pas jusqu'ici.

MARIA. Non, on n'a rien entendu. C'est toujours si calme.

MIKE. J'ai isolé toute la pièce avec du caoutchouc, pour être tranquille.

SAM. Pourquoi tu as fait ça ?

MIKE. Pour que ce soit silencieux à l'intérieur. J'aime quand c'est silencieux. Je veux dire, j'aime quand on n'entend aucun bruit du dehors.

SAM. Ça a dû prendre du temps ?

MIKE. Un peu de temps, oui. C'est allé vite malgré tout. Ça ne tiendra pas très longtemps, mais nous n'allons pas rester longtemps. On veut juste avoir un endroit où on peut être tranquille, et quand ça ne marche plus, on se taille.

MARIA. Oui, nous n'avons pas été dérangés, n'est-ce pas, Sam ?

SAM. Non.

MIKE. Ce gros con reste toujours dehors, mais il ne peut pas nous expulser. Nous payons notre loyer chaque semaine. Nous payons vingt dollars la semaine et nous aidons au nettoyage. Le problème, c'est que les gens ne peuvent pas laisser les autres tranquille. On a rappliqué ici parce qu'on ne savait pas où aller, mais on n'est quand même pas tranquilles. On demande pourtant juste qu'on nous laisse être nous-mêmes. Au début de l'année, on a habité à Topeka dans une caravane, mais le service sanitaire est venu et a dit que ce n'était pas sain d'habiter là et a demandé dans quelle école on allait. Sacrebleu, qu'est-ce qu'ils ont à voir avec ça ? On descend ?

*Un temps dans le noir.*

*En bas dans la pièce, qui est un lieu horrible, garage et cave – meublé avec des objets qu'ils ont trouvés dans des containers à ordures, à l'exception d'une installation pour CD très chère.*

MYRTLE *est comme une enfant, seize, dix-sept ans, elle aussi incroyablement pâle et fine, a l'air très fatiguée* : Hi ! Chouette ! C'est bien.

MARIA. Hi... On s'est déjà vue.

MYRTLE. Mike ne croyait pas que vous alliez venir... Entrez !

*Sam et Maria entrent. Sam examine quelques objets, marqués par des petites croix noires.*

MIKE. Elle a l'air d'une albinos, mais elle ne l'est pas. On reste le plus souvent dedans. *Un temps.* Vous savez qu'il existe des perce-oreilles blancs et aussi des serpents blancs ? J'ai entendu que dans des grottes il y aurait aussi des crabes blancs.

MYRTLE à Sam : Ne vous occupez pas de ça. Ma maman a fait des croix partout, pour que je reconnaisse affaires. Ce n'est pas ma mère naturelle, je suis adoptée.

MIKE. Elle traîne cinq tonnes de merde avec, n'importe où.

MYRTLE *rit* : Je devrais trier, mais je n'arrive même pas à commencer avant qu'on se tire de nouveau. Je n'arrive à m'asseoir que quand je dois me relever et partir.

MIKE. Elle traîne avec elle des vieux journaux intimes et des dessins de la maternelle, tout une merde... Des cendriers et des serviettes en papier de restaurants, et du sucre, je crois, que le diable m'emporte, que nous avons une tonne de sucre.

MYRTLE. Je trouve que c'est tellement difficile de jeter des choses. Je ne sais pas ce que je dois jeter. Un jour, on en aura peut-être besoin.

MIKE. Pour faire quoi ?

MYRTLE. Oui, pour regarder... Le montrer aux enfants, si par hasard on en a.

MIKE. Bien sûr... Je trouve que l'homme ne doit pas laisser de trace. Asseyez-vous.

*Sam s'assied sur le siège avant d'une Corvette qui a l'air tout neuf.*

MYRTLE. Ou bien on doit se tailler de quelque part où on ne nous laisse pas tranquille, ou bien on en a simplement assez et on veut partir.

MIKE. Nous sommes on the road.

MYRTLE. On veut rester ici un moment, voir comment c'est.

MIKE. Mais c'est partout pareil. Comment c'est quelque part dépend beaucoup de comment on est soi-même. On est ici depuis trois semaines, on verra combien de temps on reste.

MYRTLE. C'est marrant, de bouger, mais c'est fatigant.

MIKE. Il ne faut pas rester planté.

MYRTLE. On ne peut se fier à personne.

MIKE. Non. On ne peut pas.

MYRTLE. D'où venez-vous ?

SAM. Italie.

MIKE. Little Italy ?

MYRTLE. On n'y a encore jamais été.

SAM. Non, Italie, Europe.

MYRTLE. Oh, l'Europe.

MIKE. C'est loin.

SAM. Oui, un sacré bout.

MYRTLE. Je ne sais pas exactement ce que c'est.

MIKE. C'est là où vous jouez au foot, non. Vous jouez au foot, non ?

SAM. Oui, certains.

MIKE. Oui, oui... Et comment c'est, là-bas ?

SAM. Oui, difficile à décrire... Vieux... Beau...

MIKE. Aha.

SAM. Quand on aime les vieilles choses. *A Marie.* Tu voulais dire quoi ?

MARIA. Pas comme ici.

MYRTLE. J'aime les vieilles choses. Les vieilles choses sont les seules qui ont de la valeur.

SAM. Non... Mort... C'est plus mort qu'ici.

MIKE. En Europe ?

SAM. Oui

MARIA. Ici tout est aussi beaucoup plus grand. Tout est si grand en Amérique. *Elle rit.*

SAM. Mais nous voulions voir à quoi ça ressemblait.

MIKE. Bien sûr... Bois... Prends une bière.

SAM. Merci. *Il prend une bière, l'ouvre, boit.* C'est différent, quand on a fait la connaissance de quelqu'un.

MIKE. On ne connaît personne.

MYRTLE. On vous connaît. *Elle rit.*

MARIA. Oui.

MYRTLE. Et maintenant vous nous connaissez.

SAM. Oui... Et vous... vous faites quoi ?

MIKE. Oui... Tu veux dire, ce qu'on fait ?

SAM. Oui.

MIKE. Oui. Ce qu'on fait ?

MYRTLE. On se débrouille, jour après jour, prendre chaque jour comme il vient, c'est ce qu'on dit. *Elle est souvent à la recherche de boutons et de petites éruptions sur son corps, qu'elle presse et qu'elle porte parfois à sa bouche.*

MIKE. Take it easy. Attendre la fin.

MARIA. La fin ?

SAM. Quelle fin ?

MIKE. La fin de tout.

SAM. Ah oui.

MYRTLE. Nous l'avons attendue au Kansas et à Détroit et dans l'Arizona. Maintenant nous l'attendons ici, à New York.

MIKE. Un jour, il faut bien que ça finisse... Ça ne peut pas continuer comme ça.

MYRTLE. Hier est un souvenir. Demain un rêve.

MIKE. Il va bientôt venir.

SAM. Ah oui... Qui ?

MIKE. Satan.

SAM. Ah oui. Lui. Je comprends.

MIKE. Nous croyons en lui.

SAM. Ah oui.



MARIA. Oui, il existe bien sûr.

MYRTLE. Nous sommes ses anges.

SAM. Ah oui.

MYRTLE. Des sortes d'anges.

MIKE. Tu n'y crois pas ?

MYRTLE. Les anges de Satan.

SAM. Oh si, si...

MYRTLE. Tu sais, c'était un ange depuis le début.

MIKE. Tu ne crois pas en Satan ?

MYRTLE. Nous brûlerons en enfer.

SAM. Oui, je ne sais pas...Oui, j'y crois, oui. Je n'ai pas beaucoup réfléchi... si j'y crois ou non.

MIKE. Il est aussi pas mal en Europe.

MYRTLE. Tu comprends, quand on est mort, on peut aussi choisir si on veut être au ciel ou en enfer.

SAM. Oui. Bien sûr. Absolument.

MIKE. Il est partout.

MYRTLE. Ça a duré un moment, avant que je croie aussi en lui, au début c'était si difficile, même si – Mike m'a tout le temps parlé de lui. je ne savais pas de quoi il parlait, mais maintenant ce n'est plus difficile, maintenant c'est facile.

MIKE. Myrtle est presque pure. Maintenant Satan peut venir sans problème vers elle. Maintenant elle le veut. Elle fonctionne.

MYRTLE. Maintenant je le veux.

MIKE. Au début, tu ne voulais pas.

MYRTLE. Non, mais je ne savais pas ce que c'était... Maintenant je le veux. C'est ce qui existe de mieux. Il habite en Mike. Il habite dans le corps de Mike.

MIKE. Je pourrais vous montrer des choses.

MYRTLE. Oui.

MIKE. Peut-être que je le ferai.

MYRTLE. Montre-leur la cendre.

MIKE. Quand nous nous connaissons.

MYRTLE. Montre-leur la cendre... Elle est si bonne.

MIKE. Une autre fois.

MYRTLE. La cendre est si bonne.

MIKE. On verra.

MARIA. Quel genre de cendre ?

MYRTLE. Je ne sais pas, je ne sais pas d'où elle vient – il la prend dans l'air, et alors elle est là, je ne sais pas comment il fait, mais il fait juste comme ça avec la main dans l'air et la cendre est là. Quand il le fait, tout devient sombre. C'est comme un pare-brise de voiture teint.

MIKE. Parlons d'autre chose maintenant. Et alors ?

SAM. Oui...

MIKE. Vous faites quoi ?

SAM. Non, rien de spécial pour le moment. On se cherche.

MIKE. Oui.

SAM. Oui. Voir ce qui va arriver.

MIKE. Envie de se tirer vers l'est ?

SAM. Plus tard ? Je ne sais pas. Peut-être. On verra.

MARIA. Il y fait plus chaud.

MIKE. J'y ai habité.

SAM. Ah oui... Alors ?

MIKE. J'y ai grandi, Mexico, Arizona, Texas... Mon vieux s'occupait de chevaux. Cowboy. On déménageait sans arrêt. J'ai tout vu là en-bas. Donné un coup de main.

SAM. Aha... Tu as quel âge ?

MIKE. Pourquoi ?

SAM. Non, ça m'intéresse.

MIKE. Dix-sept ans... mais quelle importance a le temps ?

SAM. Je suis vieux.

MIKE. Oui, mais quelle importance a le temps ? Non, on habitait dans une caravane, le plus souvent. C'est bien, on peut rester où on veut, et s'en aller quand il faut. Des fois, on a récolté le raisin ou le maïs. Il ne pouvait jamais rester longtemps à la même place, il devait toujours continuer. Je l'ai peut-être hérité de lui, il ne pouvait jamais rester nulle part. En fait maman s'y connaissait en chevaux. Elle même était un foutu cheval. Elle

pouvait calmer le diable le plus sauvage, juste avec le regard. Elle tenait bon, elle tenait bon, les défiait, plus ils étaient sauvages, plus elle les défiait. Avec les hommes, pareil. Elle n'évitait personne. Papa la détestait, mais il ne pouvait pas s'en libérer et elle le savait. Elle était comme un poison pour lui.

MYRTLE. Raconte-leur ce qui s'est passé. Ce qu'elle a fait avec toi.

MIKE. Pourquoi diable devrais-je le faire ?

MYRTLE. C'est un écrivain, il pourra peut-être écrire sur ce sujet. Il te rendra peut-être célèbre.

MIKE. Tu veux une raclée ?

MYRTLE. Non.

SAM. Tu le sais d'où, que je suis un écrivain ?

MYRTLE. Ta femme l'a dit. Elle a dit que tu étais un écrivain, que tu écrivais sur des choses.

MIKE. Arrête maintenant. Tu bavardes tellement.

MYRTLE. Pardon.

MIKE. Et autrement, quoi de neuf ? *Il rit.* De la merde.

SAM. Non, rien de spécial... On verra. Faut bien continuer.

MIKE. Oui, exact. *Etonné.* D'habitude je ne ris pas.

MARIA à propos de Myrtle : Elle s'est endormie.

MIKE. Elle dort sans arrêt. Quelque chose ne va pas chez elle. Elle mange mal. Elle devient toute mouillée, quand elle dort. Les sièges de Corvette. Elle va mourir, sans le savoir. On ne se pique pas. On est propre. Il faut rester pur. Aller son propre chemin. Tu t'entraînes ?

SAM. Tu entends physiquement ? Non.

MIKE. Je m'entraîne cinq heures par jour. *Il donne un coup à Myrtle.*  
Réveille-toi, par le diable. On a des invités.

MYRTLE. Pardon... Je me suis endormie... Je m'endors tout le temps.

MIKE. Je viens juste de le leur dire, espèce de bouse.

MYRTLE. Ah bon.

MARIA. Il est quelle heure ?

MIKE. Le temps n'a aucune importance... Note-le.

SAM. Tu veux aller quelque part ?

MARIA. Non, ça m'intéressait.

MIKE. Ce qui m'intéresse, c'est où se trouve mon vieux. Il me recherche.  
C'est sa vie maintenant, me rechercher. Mais il ne me trouvera jamais.

SAM. Ah oui.

MYRTLE. On n'a pas de sexe. Vous avez du sexe ?

MARIA. Que dis-tu ?

MYRTLE. Du sexe, ensemble.

MARIA. C'est assez personnel.

MYRTLE. Nous n'avons du sexe qu'avec Satan. *Elle se frotte le visage avec un produit contre l'acné.*

SAM. Il te recherche pourquoi ?

MIKE. Il veut me tuer.

SAM. Ah oui.

MIKE. D'abord, il a tué maman. Maintenant il veut me tuer.

SAM. Ah oui.

MYRTLE. Je suis adoptée. Celle chez qui j'ai habité n'était pas ma mère.

MIKE. Elle a fait de ces choses avec moi. Et il l'a appris. On était obligé de dormir tous les trois dans le même lit. Un matin, elle m'a réveillé, assez tôt, c'était avant quatre heures. Il dormait. Il était encore saoul. Quand il était saoul, il cognait. Il n'était jamais à jeun. Il la battait et il me battait aussi. Elle ne se défendait jamais, et à la fin, je ne sentais plus rien quand il me battait. Elle devenait toujours plus silencieuse. Elle avait partout des blessures. Il la battait sur tout le corps. Il le faisait parce qu'il voulait la détruire, la briser, la rendre folle. Mais elle n'a jamais réagi. Elle regardait seulement, et pour échapper à ce regard, il la battait encore plus, et après il buvait encore plus, soir après soir. Il savait que c'était elle la plus forte. Il savait qu'elle allait gagner et qu'il serait vaincu. Je le savais aussi. Ce matin-là, elle m'a donc réveillé avant cinq heures. C'était quelque part dans le désert, dehors au milieu du rien. On devait mener un troupeau de chevaux depuis Santa Fé en-bas à El Paso. Il faisait froid, sûrement sept degrés sous zéro, et tout était silencieux, que du sable. Elle m'a posé la main sur les épaules et m'a secoué et m'a chuchoté de la suivre dehors. Elle voulait que je l'aide avec un cheval qui s'était blessé à un sabot, il s'était arraché le fer et enfoncé une épine de cactus dans le pied. Il avait un peu de fièvre. Je devais le tenir et elle voulait retirer l'épine. C'était un espace ouvert. Les chevaux étaient attachés. On ne pouvait se cacher nulle part, seulement près des chevaux. Quand nous avons fini de faire ce que nous avions à faire, nous sommes restés près des chevaux. On n'a jamais beaucoup parlé. On était assis l'un à côté de l'autre. Elle nous a enveloppés d'une couverture, il faisait très froid. Et puis elle a dit : je vais le tuer. Oui, j'ai dit. Après elle a commencé à m'enlacer. J'avais juste treize ans. J'avais juste vu comment les chevaux et eux deux le faisaient. Maintenant elle me touchait. Elle me caressait le visage. Elle disait que je devais comprendre. Elle a commencé à me prendre entre les jambes, et je restais tout tranquille. Je regardais droit vers les chevaux. Après elle m'a pris la main et l'a conduite entre ses jambes. Elle me disait que je devais la toucher. J'ai posé ma main creuse

sur elle et elle bougeait en-dessous. Après elle s'est couchée et m'a attiré sur elle. Elle était toute mouillée, pleine de sueur. Elle ne disait pas un mot. Nous l'avons fait. C'était la première fois pour moi. Et après j'étais encore couché sur elle. C'était froid et chaud. Je regardais en bas vers la terre et elle regardait en haut vers le ciel. Il faisait clair maintenant. Après j'ai entendu que la porte de la caravane s'ouvrait. J'ai levé les yeux et j'ai vu qu'il sortait et qu'il nous voyait. Et il est rentré et après il est revenu avec son fusil. Je ne pouvais pas bouger. Il est venu vers nous. Il s'est mis au-dessus d'elle. Elle gardait les yeux levés sur lui et après il lui a tiré dans le visage. Là je me suis levé et j'ai couru entre les chevaux et il a tiré tous ses coups dans son visage. Et quand il a voulu me tuer, il n'en avait plus. Il est retourné dans la voiture, chercher des nouvelles cartouches, et le plus drôle, c'est qu'il allait si lentement et si tranquillement. Je savais qu'il ne changerait jamais. Je savais qu'il continuerait à me donner la chasse, jusqu'à ce qu'il m'attrape et me tue.

*Un temps.*

MIKE. Voilà pourquoi on ne reste nulle part.

MYRTLE. Et alors on s'est rencontré un jour dans un café à Dallas. C'était prédéterminé. C'était prédéterminé qu'on se rencontre ce jour-là à cet endroit-là.

MIKE. Tu crois que qu'il s'agit de ça? Qu'on devait se rencontrer ce jour-là ?

MYRTLE. Oui. J'en suis sûre.

MIKE. Si tu en es si sûre, alors tu sais aussi ce qui va se passer.

MYRTLE. Oui... Je sais ce qui va se passer.

MIKE. Il va se passer quoi ?

MYRTLE. Tu vas me tuer.

MIKE. Oui, tu as raison.

MYRTLE. Pour que nous soyons réunis à jamais.

MIKE. Peut-être.

MYRTLE. Ça ne fait rien. Je deviendrai une sainte.

*Un temps.*

MARIA. Vous devriez avoir quelques fleurs ici en bas. Ce serait joli... Mais, d'un autre côté, il fait trop sombre ici.

MYRTLE. Je crois que je vais trier un peu. Je vais me procurer des cartons à chaussures et mettre tout dedans, et après j'inscrirai dessus ce qu'il y a dedans, des photos et des serviettes et des pierres et tout. On a pensé se procurer un chien. Pas vrai, Mike ?

MIKE. Oui, ce serait super.

MARIA. Moi aussi, j'aimerais bien un chien, un petit chiot. Ce ne serait pas sympa, Sam ?

SAM. Si.

MARIA. Un Golden Retriever ou un teckel. Un teckel, on peut le prendre partout avec.

MYRTLE. C'est merveilleux avec les chiens... Comme avec des enfants, même s'ils ne sont pas humains... Il y en a au moins un qui a besoin de l'autre.

SAM. J'aimerais bien un Setter irlandais.

MIKE. On ne peut pas en avoir en ville. Ils ont besoin de beaucoup de mouvement.

MYRTLE. Je n'aurais rien contre un bâtard.

MIKE. Ou alors un vrai grand chien, un pitbull.



MARIA. Un Golden Retriever noir, ou un boxer.

MIKE. Tu as l'air tout le temps si triste.

SAM. Il doit être assez grand pour qu'on voie ce qu'il pense.

MYRTLE. On peut en avoir un plus petit, un terrier, ils sont vifs. C'est marrant, un chien qui est vif, de bonne humeur. Tu aimerais avoir quelle espèce, Mike ?

MIKE. Je ne sais pas.

MYRTLE. Non, c'est difficile de se décider. *Elle prend une photographie.* Qui est cette femme ? Tu te souviens qui c'est ?

MIKE. Non.

MYRTLE. Je ne l'ai jamais vue. Elle était dans le portefeuille. *Elle prend d'autres papiers.* Si, c'est peut-être ce représentant qu'on a rencontré dans le Kansas. Ça doit être sa femme. Elle a l'air d'une épouse. Elle a sûrement sa propre voiture. Elle commence à grossir. Elle doit faire attention. Tu lui as dévoré les yeux. Tu as dit que l'image du visage du meurtrier pouvait rester sur la rétine du mort, alors tu lui as dévoré les yeux. On ne pourrait pas regarder la télévision ou quelque chose du genre ? C'est si bien maintenant, maintenant qu'on a parlé des chiens. Montre-leur la vidéo avec toi, Mike.

MIKE. Ils ont fait une vidéo sur moi, après, en prison. Certains de ceux qui ont participé à l'expertise. Je n'ai pas tout vu. Je n'ai raconté que ce qu'ils voulaient entendre. Vous pouvez la regarder.

SAM. Oui, volontiers.

MIKE *allume la vidéo – on voit Mike à une table dans une cellule de prison. Il a l'air très soigné et propre : C'est moi.*

MYRTLE. Tu as l'air si bien. Je pourrais la regarder sans arrêt, sans arrêt.

MIKE. Ils m'ont coupé les cheveux.

MYRTLE. Ils lui demandent pourquoi il a fait ça... pourquoi il m'a tuée.

MIKE. Silence maintenant. *Mike à la télévision.* Ce n'était pas un meurtre, parce qu'elle m'aime, et je l'aime. Nous nous reverrons. Il faut accomplir certains actes pour franchir le pas suivant. Satan n'est pas mauvais. Seuls ceux qui ne voient pas la réalité sont mauvais. Il m'a ordonné de détruire tous les mensonges, d'être vrai. Maintenant ils ne peuvent plus rien nous faire. Nous sommes libres.

MYRTLE. Nous sommes libres.

MIKE *à la télévision.* Elle se trouve maintenant auprès de Satan, mais elle m'attend. Satan m'a ordonné de dire ça ici. Que c'est juste. Nous sommes nombreux. Nous sommes bientôt plus que vous. Nous sommes partout. Je ne peux pas en dire davantage. La mort ne signifie rien. La mort n'existe pas.